

LA MORT D'UN BUREAUCRATE

1990

UN FILM DE
AVEC

TOMÁS GUTIÉRREZ ALEA
SALVADOR WOOD MANUEL ESTANILLO
SILVIA PLANAS GASPARD DE SANTELICES



Scénario Alfredo L. Del Cuelo Tomás Gutiérrez Alea Ramón F. Suárez
Directeur de la Photographie Ramón F. Suárez Montage Mario González Musique Leo Brouwer Produit par Margarita Alexandre
une production Instituto Cubano del Arte e Industrias Cinematográficas (ICAIC) Distribution Tamasa avec le soutien du CNC

ICAIC TAMASA



TAMASA présente

LA MORT D'UN BUREAUCRATE

UN FILM DE
TOMÁS GUTIÉRREZ ALEA

en version restaurée



sortie en salles le 7 septembre 2022



Presse

Frédérique Giezendanner

06 10 37 16 00

frederique.giezendanner@gmail.com

Distribution

TAMASA

01 43 59 64 40

chloe@tamasadistribution.com

www.tamasa-cinema.com

TAMASA - 5 rue de Charonne - 75011 Paris



La plupart des bureaucrates ne se sentent pas visés ni même concernés. Au mieux, ils y découvrent le portrait du voisin, pas le leur. Fidel Castro a vu mon film, lui aussi.

Il s'est beaucoup amusé, m'a-t-on dit... "

Tomás Gutiérrez Alea



Francisco, ouvrier cubain exemplaire, meurt broyé par sa machine à fabriquer des bustes à la gloire d'un héros national. Selon ses vœux, on l'enterre avec son livret de travail, preuve ultime de son dévouement à la victoire du socialisme. Or, sa veuve, pour recevoir sa pension de réversion, est obligée de fournir ce fameux livret. Son neveu Juanchín entreprend alors les démarches aussi absurdes que rocambolesques pour le récupérer...





DANS LA PRESSE

Voici le film qui donna corps à l'école du cinéma de la révolution cubaine. Dès ses débuts Tomás Gutiérrez Alea possédait l'ironie critique et détachée qu'il utilisa avec une continue tendresse en racontant le sort des homosexuels à Cuba dans *Fraise et Chocolat*, en 1993. Mais il était bien plus mordant et plus noir quand il commença à égratigner le bonheur bâti par Fidel Castro. *La Mort d'un bureaucrate* repose sur le régime des retraites dans la grande île des Caraïbes : pas question, pour une veuve, de toucher une pension sans présenter le livret de travail de son époux défunt. Hélas.

Francisco Pérez, travailleur exemplaire, a été inhumé avec ce document dans la poche de son costume. Tout part donc du cimetière - et tout y revient, car le mort exerçait la profession d'artisan-sculpteur en bustes funéraires. Sa vie, sa vie posthume, sa vie future en tant que pourvoyeur potentiel de retraite est donc une affaire d'arts funéraires et de formulaires à tout-va. C'est le triomphe d'une bureaucratie plus forte que la mort. Tourné en noir et blanc, avec un éclairage contrasté d'une grave virtuosité, cette satire frappe aussi par sa beauté plastique. La Havane, qui n'était pas encore la capitale décrépète qu'elle est devenue, offre des plans d'avenues et de vestibules tels qu'en produisait l'architecture américaine des années 1950. Le cimetière Colon, le plus beau et le plus grand des Caraïbes, serait le plus beau havre de cette métropole d'un monde disparu si l'histoire ne devait se terminer comme elle le mérite ; dans une folie meurtrière provoquée par les exigences paperassières. Tomás Gutiérrez Alea, dit Titon, ne l'a pas oublié, pas plus qu'il ne se défit du thème du mort dont on ne sait que faire. Son dernier film *Guantanamera* (1994), qui racontait les tribulations d'une dépouille d'un bout de l'île à l'autre avait beaucoup fait rire lors de sa sortie en France. On va découvrir avec *La Mort d'un bureaucrate* que ce n'était que l'écho d'un éclat de sa jeunesse.



C'est une satire féroce des tares naissantes du régime castriste. Humour macabre et esprit critique. Séquence d'ouverture dans un cimetière. Un officiel prononce l'éloge funèbre du défunt, « un prolétaire dans toute l'acception du terme et plus encore », en l'occurrence un sculpteur ayant inventé dans « sa ferveur révolutionnaire » une machine à faire des bustes à la chaîne - ceux de José Matti, héros local de la guerre d'indépendance contre les Espagnols.

Après les obsèques, la veuve découvre que son défunt a été enterré avec son livret de travail, indispensable viatique pour se faire établir une pension. Une seule solution : exhumer la dépouille du détenteur du livret ! C'est le neveu qui sera chargé d'obtenir l'autorisation d'exhumation. Début d'une course d'obstacles, d'un ministère à l'autre. Tel un Joseph K., le jeune homme se heurtera à l'ignorance et à l'incompétence satisfaite des bureaucrates à cheval sur le règlement. Faute d'autorisation adéquate, il devra s'entendre avec des fossoyeurs serviables pour une exhumation nocturne.

Nouvelles tracasseries pour obtenir les papiers nécessaires à une seconde inhumation... Suite du casse-tête kafkaïen et détour par certain « département d'accélération des démarches » ! L'absurdité de tout ça se dénouera dans le burlesque le plus échevelé, empoignade générale et destructions diverses.

Subversion de l'humour noir, avec clins-d'œil au passage à Chaplin, Buñuel et Ferreri. Commentaire de Gutiérrez Alea, au moment de la sortie de son film à Cuba : « La plupart des bureaucrates ne se sentent pas visés ni même concernés. Au mieux, ils y découvrent le portrait du voisin, pas le leur. Fidel Castro a vu mon film, lui aussi. Il s'est beaucoup amusé, m'a-t-on dit... ». Victimes de la bureaucratie de tous les pays, unissez-vous !

ÉLOGE DE LA FOLIE

La mort d'un bureaucrate (1966), comédie de Tomás Gutiérrez Alea, est généralement abordée sous l'angle politico-social d'une attaque en règle contre la bureaucratie dans la Cuba révolutionnaire. Cependant, le film peut se penser également comme une réflexion sur la manière dont l'individu, confronté à la brutalité de la machine bureaucratique, est susceptible de développer en retour de sévères pathologies face à l'absurdité des situations qu'elle engendre.

Engagé dès les premières heures dans la Révolution cubaine et fidèle à cette dernière jusqu'à sa mort, en 1996, le cinéaste Tomás Gutiérrez Alea en a été l'un des interprètes cinématographiques les plus significatifs, avec une série de films qui, pour certains, occupent encore aujourd'hui une place à part dans l'histoire du cinéma latino-américain. Dépourvus de toute rhétorique propagandiste classique, ces films ont témoigné du processus révolutionnaire, de façon de plus en plus critique. Si le contexte politique et socio-historique de la Révolution cubaine est une donnée fondamentale pour comprendre ses œuvres, certaines d'entre elles ont néanmoins résisté au passage du temps et ont pu s'inscrire durablement dans l'histoire du septième art dans la mesure où, au-delà des réponses que les films apportaient hic et nunc aux questions posées dans leurs contextes d'élaboration, ces œuvres mettaient aussi en forme des interrogations à portée universelle, survivant aux contingences de l'acte créateur – ce qui constitue à vrai dire le propre de tout art véritable.

La mort d'un bureaucrate combine le particulier et l'universel avec une acuité singulière et n'a pas perdu de sa pertinence. Le voir aujourd'hui reste une expérience aussi réjouissante qu'à l'époque. Le phénomène qu'il traite sous un angle critique, la bureaucratie, entendue comme mode d'organisation rationnelle de la société, dont l'émergence est contemporaine des révolutions industrielles et politiques, non seulement n'a pas été l'apanage de Cuba ni même des régimes socialistes, mais il s'est universellement développé depuis la seconde moitié du XX^e siècle, au rythme frénétique des dernières évolutions technologiques et des nouvelles formes de compétitivité liées à la mondialisation, qui l'ont favorisée.



La mise en scène ne conduit nullement le spectateur à condamner cette folie, ni d'ailleurs à se distancier le moins du monde du monde du personnage homicide. Tout d'abord, le point de vue adopté est celui du protagoniste et depuis cette perspective, rien n'est pathologique dans son comportement. Les actes apparemment déviants de Juanchín, ou du moins perçus comme tels par les autres personnages, sont tout à fait logiques : il s'agit simplement pour lui de trouver des solutions biaisées (allant jusqu'à enfreindre la loi) pour déjouer les mécanismes rigides et absurdes de la bureaucratie, dans une surenchère provoquée par la machine bureaucratique elle-même. C'est l'hyper-rationalité du système qui le conduit à emprunter des chemins de traverse qui, cependant, ne parviennent à chaque fois à débloquer que momentanément la situation. Car telle une hydre, la rationalité bureaucratique en apparence vaincue dans une séquence refait surface dans la suivante. Conséquence logique de l'impossibilité d'obtenir une solution à son problème, le comportement homicide de Juanchín correspond à l'explosion finale des tensions accumulées tout au long de la fiction, qui est le seul dénouement possible au vu de la structure narrative du film.

Loin d'être amené à condamner cet acte de folie meurtrière, qui s'inscrit dans la logique du fonctionnement du personnage dont il a épousé le point de vue, le spectateur est au contraire conduit par la mise en scène à vivre le meurtre du bureaucrate comme un moment intensément jubilatoire, en vertu d'un traitement humoristique qui combine plusieurs traditions et divers procédés.

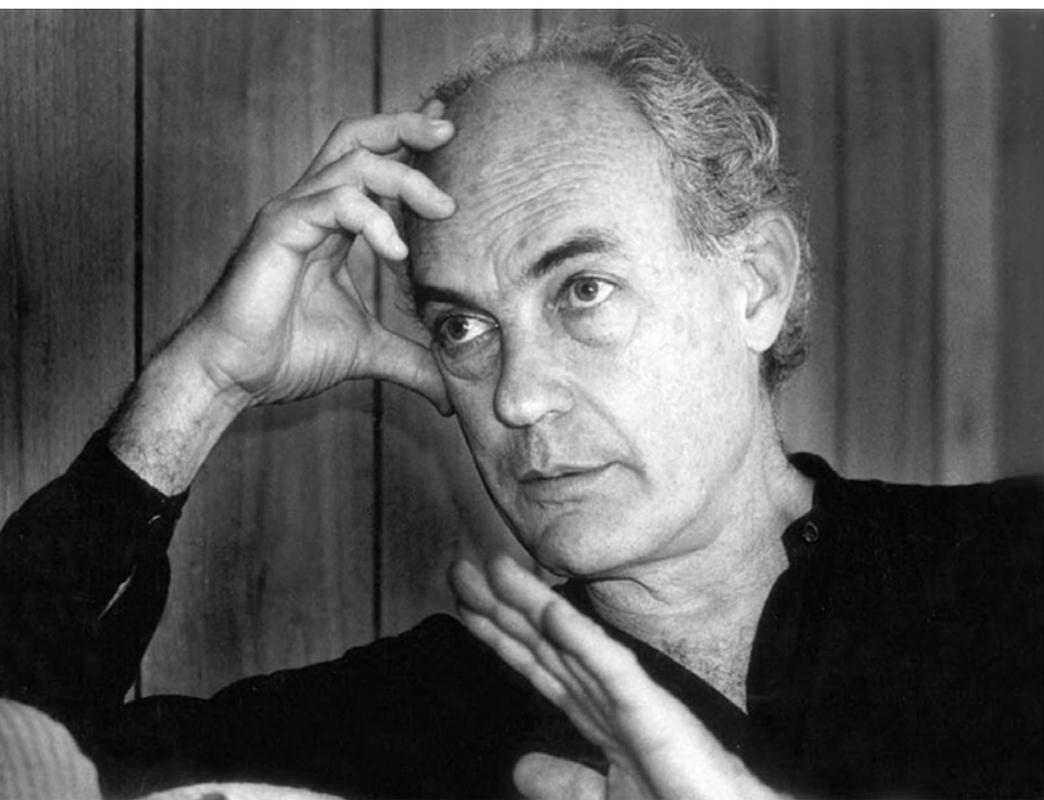
Mais la valeur cathartique du film, et en particulier de la séquence du meurtre du bureaucrate, s'applique aussi au spectateur. Selon Freud, « le processus qui se déroule chez l'humoriste doit être identique à celui qui se déroule chez l'auditeur, ou plus justement le processus de l'auditeur doit être la copie du processus de l'humoriste ». L'objectif de cet éloge de la folie n'est bien évidemment pas d'inciter au crime mais de nous permettre d'accomplir à notre tour ce geste jubilatoire par personnage interposé. Il s'agit de renverser la pression négative qui peut être exercée sur le spectateur par une bureaucratie de plus en plus envahissante, par le biais d'un rire partagé qui, à l'instar de l'humour selon Freud, constitue un vrai défi pour le moi qui ainsi « se refuse à se laisser entamer, à se laisser imposer la souffrance par les réalités extérieures ». Le caractère collectif du spectacle cinématographique détermine alors ce que Paul-Laurent Assoun définit comme « une petite communauté "sacrificielle" [de rieurs qui] rient "tout leur saoul", imolent ensemble le sérieux de la Loi ».

La mort d'un bureaucrate a connu un grand succès à Cuba au moment de sa sortie, s'imposant comme le film le plus vu de l'année. La valeur cathartique du film n'a donc pas cessé d'opérer, et on pourrait presque dire qu'elle est plus nécessaire que jamais au vu de l'hypertrophie bureaucratique qui caractérise le monde dans lequel nous vivons. La portée de l'action de la « petite communauté sacrificielle des rieurs », certes, n'agit pas sur les causes de l'emballement bureaucratique mais seulement sur ses conséquences. Elle fait cependant partie de ces précieux « gestes de survie », indispensables face à l'insoutenable lourdeur de la bureaucratie.

Nancy Berthier.

Extraits de *Transferts cinéphiles, Le cinéma latino-américain et la psychanalyse*
Savoir et Clinique 2014/1, éditions Erès





TOMÁS GUTIÉRREZ ALEA

Figure centrale du cinéma cubain, Tomás Gutiérrez Alea est né à La Havane en 1928. Il a été formé au Centre expérimental de la cinématographie de Rome, et ne donnera la pleine mesure de son talent qu'après la révolution castriste. *Histoires de la révolution* (1960) est le premier long-métrage non documentaire produit par l'ICAIC, l'Institut Cubain de l'Art et l'Industrie Cinématographiques, qu'il a contribué à fonder. Le film ne cède pas à la glorification épique, est animé d'une émotion humaniste très nuancée, et représente un véritable tour de force pour une cinématographie émergente. *Les Douze Chaises* (1962) lui permet d'aborder la comédie, genre auquel il reste fidèle avec *Les Survivants* (1978) et qui lui offre des possibilités critiques qu'il exploite dans *La Mort d'un bureaucrate*, l'un de ses films les plus connus. Tomás Gutiérrez Alea, surnommé «Titon», poursuit un parcours lucide et humaniste, avec notamment *La Dernière Cène* (1976), sur le lourd héritage colonial, puis *Jusqu'à un certain point* (1983), sur le machisme de la société cubaine. En pleine crise du castrisme, il fait une fois de plus la preuve de son anticonformisme, de son rejet des préjugés, avec *Fraise et Chocolat* (1993). En 1995, il tourne *Guantanamera*, une dernière comédie filmée avec un humour noir réjouissant. À l'image même de ce film drôle, grave comme par inadvertance, et complètement euphorisant. Il meurt à Cuba le 17 avril 1996.



Réalisation Tomás Gutiérrez Alea

Argument Mario Ganzález

Scénario Alfredo L. del Cueto, Ramón F. Suárez, Tomás Gutiérrez Alea

Montage Mario González

Décors Luis Márquez

Costumes Elba Pérez

Directeur de la photographie Ramó R. Suarez

Musique Leo Brouwer Chef d'orchestre Manuel Duchesne Cuzán

Produit par Margarita Alexandre

Production Institut Cubain de l'Art et de l'Industrie du Cinéma (ICAIC)





avec

SALVADOR WOOD Juanchin, le neveu

SILVIA PLANAS la veuve de Francisco

MANUEL ESTANILLO le bureaucrate

GASPAR DE SANTELICES le chef du neveu

CARLOS RUIS DE LA TEJERA le psychiatre

OMAR ALFONSO Cojimar

RICHARD SUAREZ Tarafa

LUIS ROMAY El Zorro

ELSA MONTERO Sabor

Cuba - 1966 - N&B - 1h24 - 1,66 - VOSTF - Master restauré 4K

Distribution TAMASA avec le soutien du CNC

